

Micheline Labelle, Geneviève Turcotte, Marianne Kempeneers  
et Deirdre Meintel, *Histoires d'immigrées*, Montréal, Boréal,  
1987, 273 pages

Christopher McAll

Numéro 14, printemps 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1002108ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1002108ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie - Université du Québec à Montréal

ISSN

0831-1048 (imprimé)

1923-5771 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

McAll, C. (1990). Compte rendu de [Micheline Labelle, Geneviève Turcotte, Marianne Kempeneers et Deirdre Meintel, *Histoires d'immigrées*, Montréal, Boréal, 1987, 273 pages]. *Cahiers de recherche sociologique*, (14), 206-207.  
<https://doi.org/10.7202/1002108ar>

législations antidiscriminatoires, appliquées au Canada et aux États-Unis, ont "une portée beaucoup plus restreinte" et demeurent centrées sur le redressement des torts individuels.

Le livre de David est une source intéressante d'informations et de références bibliographiques pour qui s'intéresse aux différentes législations antidiscriminatoires et aux programmes d'accès à l'égalité. Mais, son questionnement s'inspire uniquement d'une pensée syndicale traditionnelle. On le regrettera. Car, il demeure trop discret sur les nouveaux débats, voire même les anciens, qui traversent le mouvement des femmes au sujet de la division sexuelle du travail, de la participation des femmes à un marché de l'emploi pensé "par" et "pour" les hommes, de la déqualification et de la sous-évaluation des espaces professionnels dits féminins et, enfin, de la toujours surdéterminante polarisation entre travail salarié et travail domestique. On se demandera également pourquoi Hélène David a choisi d'ignorer les luttes et les positions du mouvement des femmes québécoises dans le domaine des programmes d'accès à l'égalité et des dossiers pour l'équité?

Francine DESCARRIES  
 Département de sociologie  
 Université du Québec à Montréal

Micheline Labelle, Geneviève Turcotte, Marianne Kempeneers et Deirdre Meintel,  
*Histoires d'immigrées*, Montréal, Boréal, 1987, 273 pages.

Sortir les ouvrières immigrées au Québec de l'ombre des statistiques officielles et les rendre socialement visibles, voilà le défi que se sont donné Micheline Labelle, Geneviève Turcotte, Marianne Kempeneers et Deirdre Meintel, dans *Histoires d'immigrées*. Dans les deux ans qui ont suivi sa parution, ce recueil de témoignages de Colombiennes, Grecques, Haïtiennes et Portugaises s'est imposé comme une source précieuse d'informations portant sur les trajectoires migratoires de ces femmes, ainsi que sur leur expérience de travail à Montréal et sur leur situation dans leur pays d'origine.

En portant leur attention ainsi sur ces trois phases dans le processus migratoire, les auteures ont voulu "reconstituer l'unité profonde de ce champ qu'est la migration internationale de la force de travail" (p. 14). La perspective qu'on retrouve dans ce livre, cependant, touche non seulement les trois phases comme telles, mais aussi ces zones difficilement accessibles dans l'expérience des ouvrières immigrées que sont les rapports de sexe, l'isolement social qui fait suite à l'immigration et l'expérience de travail à Montréal: en tant que domestiques, dans l'industrie du vêtement ou dans l'entretien des tours à bureaux. L'image qu'on retient après lecture de ce livre est celle d'une fresque composée d'éléments multiples: se réveiller à l'aube dans le fond du bateau de pêche de son père en

Grèce; se débrouiller à Port-au-Prince pour réussir à élever ses enfants en l'absence de leur père; se voir imposer l'émigration au Canada — ainsi que le mariage avec un inconnu résidant déjà au Canada — par l'autorité paternelle ou familiale; se déplacer d'emploi en emploi à Montréal, souvent dans l'illégalité et en craignant la visite de l'Immigration.

À travers le livre, comme fil conducteur, on trouve l'isolement. Certaines femmes racontent leur cantonnement comme jeunes domestiques dans les résidences de familles de banlieue à Montréal. Pour d'autres, c'est l'isolement imposé par les différences linguistiques et l'exclusivité ethnique sur les lieux de travail, quand ce n'est pas le racisme qui les empêche d'avoir accès à ces lieux. Toutes ces femmes vivent aussi l'isolement en dehors du travail. Les réseaux d'entraide, — quand il y en a —, fonctionnent surtout à l'arrivée au pays et ne constituent pas cette trame de fond qu'on retrouve dans les pays d'origine.

Isolées chez elles, elles sont obligées d'effectuer la double journée de travail, les conjoints ou amis étant peu enclins à participer au travail domestique. Dans certains cas, ces femmes constatent une certaine amélioration en ce qui concerne la volonté des hommes d'assumer davantage de responsabilité à la maison, mais au fond, machisme et sexisme sont aussi présents dans l'expérience de ces femmes avant et après l'immigration, quoique prenant des formes différentes. C'est ainsi que l'autorité du père cède la place à l'autorité du patron ou du contremaître, et c'est dans ce nouveau contexte que les hommes en question donnent libre cours au harcèlement sexuel. Celles qui nettoient les bureaux la nuit ou qui travaillent comme domestiques privées sont particulièrement susceptibles d'être harcelées, mais certaines femmes racontent le harcèlement sexuel qu'elles ont subi à l'usine.

En plus de vouloir sortir ces femmes de l'ombre, les auteures se sont donné l'objectif de "susciter une réflexion théorique susceptible ... de rendre compte d'une réalité migratoire qui de plus en plus devient partie intégrante de l'histoire du Québec" (p. 13). Sur le plan théorique, l'apport de ce livre est surtout d'avoir illustré, à travers les récits de ces femmes, le lien étroit qui existe entre les différentes formes d'oppression que représentent les rapports de sexe, de classe et, sous la forme du racisme ou de l'exclusivité ethnique, les rapports entre groupes ethniques. C'est à ce niveau que *Histoires d'immigrées* constitue une contribution importante aux débats théoriques en cours. Il faut dire, cependant, que la théorisation de ces rapports, dans le livre, est plutôt implicite. On a voulu donner la parole aux femmes immigrées elles-mêmes, d'où l'intérêt de ce livre et sa grande richesse sur le plan pédagogique. Reste à savoir comment les différentes tentatives de théorisation des rapports ethniques, de classe et de sexe mettront à profit ce matériel inédit où les trois sont inextricablement liés.

Christopher McALL  
Département de sociologie  
Université de Montréal